

Daniel Roualland

Léo et Léa

nouvelle

Ce soir-là, Léo lisait *Les mains propres* de Paul-Jean Tarte, au café *L'imaginaire* de la rue Pouffetard. Il fut rapidement interrompu dans son occupation solitaire par l'intrusion de deux jeunes filles qui lui demandaient dans un parfait français québécois si elles pouvaient s'installer en face de lui, parce qu'il n'y avait pas de places libres ailleurs et que de surcroît elles le trouvaient bien à leur goût. Comme il n'avait guère le choix et trouvait l'opportunité plutôt distrayante, il les accueillit d'un sourire positif. Celle qui s'était installée résolument en face du jeune homme fit les présentations d'autorité : « Moi c'est Léa, dit-elle avec un *a* qui vient du fond de la gorge et qui donne du corps au langage, et voici mon amie Hélène. Nous accomplissons un petit tour d'Europe pendant nos vacances d'été. »

La consommation de bières aidant, le ton des conversations montait autour du trio coincé contre une vitre donnant une belle perspective sur le bas de la rue pleine de touristes en cette saison. L'animation ambiante rendait compliqué un dialogue qui ne demandait qu'à se nouer plus intimement entre la svelte et entreprenante Léa et le petit Français attentiste tandis que ladite Hélène semblait prête à s'exclure, sans regret, de la scène.

Elles étaient arrivées la veille de Montréal où elles avaient laissé, sans trop de regret semblait-il, les copains avec lesquels elles vivaient, plus âgés de vingt ans. À écouter Léa, elles avaient une sorte de permission de trois semaines pour aller voir Berlin, Vienne, Venise et Barcelone, avant de regagner leur concubinage régulier.

En échange, Léo leur confia, comme un secret, qu'il était actuellement postier travaillant dans les trains, un ambulant, dans le jargon professionnel. Deux nuits sur quatre, entre 20 heures et 6 heures du matin, il triait le courrier pendant le voyage entre Maris et Bordeaux. Une nuit de descente vers le sud-ouest, un jour pour dormir et se balader en bout de ligne et une nuit de travail en remontant sur Maris. Alors il disposait de trois jours et deux nuits de liberté, et c'était ça le bon côté de la chose. Ainsi ce soir il traînait dans son café d'attache mais demain soir il reprendrait le collier ce qui signifie le turbin en français mais dans la langue postale, c'est une feuille de papier pliée en trois sur lequel on inscrit le nom du bureau de destination, la griffe du service de tri, et qu'on attache à la gorge des sacs de lettres avec une ficelle appelée « cheveu ».

La curiosité de Léa fut excitée par l'évocation de ce drôle de boulot-voyageur. Ce fut un encouragement suffisant pour que le peu disert Léo s'autorise à en raconter un peu plus sur cet univers particulier de travailleurs de la nuit. Il faut imaginer une brigade composée d'hommes exclusivement, enfermés pendant 10 heures dans l'espace clos et restreint d'un wagon-poste d'une quinzaine de mètres de long. Il faut avoir le pied marin pour bosser dans cet atelier brinquebalant avec dans les oreilles le ferraillement permanent des roues sur les rails. Les agents les plus anciens sont tous plus ou moins atteints de surdité. Il faut donc systématiquement crier pour communiquer :

- Ça vous amuse mais ce n'est ni de tout repos ni tout rose. Le trieur est plus ou moins debout assis sur un siège pivotant face à son casier. On y respire la poussière des sacs en toile de jute... Enfin je ne vais pas vous bassiner avec ce qui n'est pour moi qu'un simple gagne-pain. J'ai fait des études d'histoire et un jour je me dégotterai un autre job...
- Moi je bosse dans une boutique de fringues, enchaîna Léa et ma copine dans un magasin de chaussures. On a stoppé la scolarité après le lycée et fallait bien faire quelque chose. Je ne veux quand même pas me faire entretenir par mon « vieil » amant... d'ailleurs il est un peu « cheap » comme on dit chez nous.

Quelques cafés et quelques bières plus tard, la pétillante Léa demanda, sans préambule, si elles pouvaient venir voir où logeait le jeune homme. En a parte, peut-être qu'Hélène lui souffla à l'oreille qu'elle était un peu nono... Léo n'osa pas refuser. Il créchait, à deux pas de là, place de L'Escarpe :

- Un escarpe, c'était un bandit, un voleur, ça ne vous fait pas peur ? D'autant que j'ai chez moi un jeu de serpettes, cet instrument professionnel qui permet de couper les cheveux que j'évoquais tout à l'heure... Ne riez pas !

- Tu nous prendrais pas pour des niaiseuses, Léo ?

De *L'imaginaire* à L'Escarpe, en remontant la rue Pouffetard, il ne fallait pas plus de trois minutes. Sur le côté gauche de la librairie, *Les caves du Vatican*, s'ouvrait la porte de l'immeuble, au numéro 33. Cinq étages plus haut, et au fond d'un couloir sombre, on accédait à la chambre de bonne dudit Léo Corax. Une minuscule ouverture aéraït chichement le logement de l'homme de lettres. Oui le postier se targuait, parfois et à demi-mot, d'écrire un roman à l'intrigue amoureuse un peu surréaliste mais qu'il tenait à garder secrète.

- Tu fais bien ton mystérieux, monsieur, lui décocha, à l'occasion, la montréalaise.

Malgré ou à cause de la chaleur étouffante d'un été orageux, les filles décidèrent de squatter la résidence du malisien qu'elles trouvaient, surtout l'une, de plus en plus à leur goût. Il leur laissa galamment son matelas étendu par terre en guise de lit et s'allongea sur une sorte de natte japonaise. La si peu expansive Hélène s'endormit immédiatement du sommeil de la belle au bois dormant. La riante Léa poursuivit, non sans plaisir, le bavardage avec son hôte à la touchante docilité. Vive la France et les gentils postiers ! Sans compter qu'elle n'avait pas de raisons suffisantes pour s'interdire de le trouver craquant avec ses boucles d'angelot. Et puis n'avait-t-il point l'air un peu célibataire ?

Ils conversèrent de tout, de rien, s'enfonçant peu à peu dans un sommeil presque conjoint, vers les 3 ou 4 heures du matin : rien d'original pour un garçon accoutumé à dormir le jour. Ne venait-il pas de lui raconter qu'en plein hiver, il ne voyait parfois pas le soleil, se couchant à 7 heures du mat pour se réveiller après la tombée de la nuit car il est un gros dormeur. Est-ce qu'ils rêvèrent de trains qui se croisent et de longs tunnels propices aux amours secrètes ?

Quand Léo s'éveilla, tardivement, les demoiselles du Québec avaient disparu. Il trouva cependant un petit mot dans lequel elles lui fixaient rendez-vous au Jardin des plantes, vers 14 heures, si le cœur lui en disait. Il ne reprenait le travail que le lendemain soir donc pourquoi ne se laisserait-il pas prendre au jeu des américaines du nord. De l'exotisme mais en français quand même, c'était parfait pour lui qui se vantait de maîtriser mieux le latin que les langues dites vivantes.

Après avoir déjeuné d'un croissant et d'un double expresso, à *L'imaginaire*, en longeant la fac de Censier, il gagna l'entrée du Jardin des plantes, côté Muséum d'histoire naturelle. Puis obliquant vers la gauche, il ne mit pas longtemps pour repérer les québécoises, vers les enclos des animaux. Cheveux courts et visage effilé, l'air enjouée, Léa l'accueillit comme s'il s'était agi d'une vieille connaissance ? De toute évidence, elle était certaine qu'il ne manquerait pas ce rendez-vous. Délaissant les singes un peu trop indiscrets, ils errèrent entre les parterres de fleurs resplendissantes pour rechercher un banc ombragé dans l'allée latérale qui descend vers la Veine.

Léa expliqua, que si vers 9 heures, elles étaient parties comme des voleuse, c'était qu'il dormait si profondément et qu'il ressemblait à un bébé béat dans son sommeil. De plus, et pour compléter le récit d'Hélène, Léa ajouta ironiquement que reluquer, à son insu, un éphèbe à moitié nu sur sa natte n'était pas un spectacle déplaisant. Et elle jubila même de constater qu'elle avait réussi à faire rougir le jeune homme malgré son hypocrite dénégation. Le degré de complicité entre ces deux-là n'arrêtait point de monter en même temps que la température physique.

Vers 16 heures, ils décampèrent pour s'approcher du fleuve et d'une hypothétique fraîcheur. De longues péniches chargées à ras-bord semblait peiner à remonter son cours. Les jeunes gens se laissaient aller vers l'aval, avec en ligne de mire le joyau gothique de la cité mondialement connue. Bientôt apparurent les coffres à cadenas des bouquinistes accrochés au mur qui surplombe les eaux vantées par tant de grands poètes : « Sous le pont Mirelai coule la Veine et nos amours, déclama la belle étrangère. Tu connais ce poème, il est de qui ?

- « Et nos amours. Faut-il qu'il t'en souviene. La joie venait toujours après la peine. Vienne la nuit, sonne l'heure. » Continua l'historien-postier. Et c'est de Guillaume Alponairie, bien sûr !

Les deux filles étaient juchées triomphalement sur le mur et ne souciaient guère de la réponse littéraire. Léa, prenant son air mijaurée et feignant d'avoir le vertige, quémanda de l'aide auprès du mâle du trio pour descendre de son perchoir inconfortable. Léo, gauche et un peu embarrassé, finit par la prendre et la porter dans ses bras pour la faire atterrir en grande douceur. Un plaisir indicible fut ici partagé sous le regard impassible de la belle Hélène qui commençait peut-être à s'ennuyer dans cette compagnie. Alors l'amie Léa, au parler cash, assena à celle qui restait perchée seule : « Je crois ben que Léo, il a fort envie de rester seul avec moi. » Mais l'ex-étudiant, n'étant pas un homme de décision et craignant toujours de manquer de tact et de délicatesse, ne manifesta pas son désir, pourtant évident, d'éloigner le chaperon Hélène. Ils traînèrent dans le quartier dit Latin sans but ni entrain désormais.

Ils dinèrent dans un petit resto sans qualité de la rue de la Huchette. Puis la montréalaise dévoila que leur séjour marisien arrivait à son terme et qu'elles repartaient pour Berlin le lendemain matin. Il était bientôt temps de regagner leur hôtel si elles voulaient être en forme pour la suite du voyage.

Cependant l'intuitive Léa, lisant à même le visage les sentiments du petit français, lui proposa de les accompagner jusqu'à la résidence étudiante. Arrivée devant la porte elle ajouta qu'elle aimerait ben qu'il monte avec elles et qu'il lui tienne compagnie jusqu'à ce qu'elle s'endorme si cela lui faisait plaisir aussi. Ainsi fut fait.

Elle dans son lit tournant le dos à sa copine de route, lui sur une chaise à son chevet, parlant pour ne rien dire de ce qu'ils ressentaient. Par moment le temps s'étirait pour que les complices en profitent un maximum ; ensuite il se contractait pour leur faire sentir crûment la proximité de leur séparation. Elle repoussait un sommeil qui quand même la gagnait. Il n'osait élever le ton pour la tenir éveillée indéfiniment : toujours ses scrupules vis-à-vis de la grossièreté et de la brutalité.

Vers une heure du matin, Léo dut se rendre à l'évidence. Malgré sa bonne volonté son éphémère compagne, d'une nuit et un jour, avait sombré dans un sommeil de plomb. Son contrat rempli, il ne lui restait plus qu'à quitter discrètement les lieux peut être interdit aux garçons. Son histoire aussi brève qu'inattendue allait s'achever dans la banalité la plus insignifiante. Mais arrivé au bas de l'escalier, il ne trouva pas le mécanisme permettant de débloquent la porte verrouillée à cette heure-ci. Il était bel et bien enfermé. Il tenta de remonter et de toquer à la porte de la chambre des amies. Aucune réponse. Il aurait été de sa part indécent d'insister. Soit, le plus probable, elle dormait profondément et elles ne l'avaient point entendu, soit elles avaient mal interprété son geste, son appel à lui ouvrir la sortie tout bêtement, interprété comme celui de quelqu'un qui voudrait abuser de la situation et cela lui était insupportable. Il redégringolait l'escalier et attendit l'éventuel retour d'un résidente nuitarde. Cela ne se produisit pas malheureusement mais au lieu de cela la concierge s'aperçut de sa présence, Dieu sait comment, et appela les flics discrètement. Il se retrouva jeté à la rue comme un voleur avec un sermon moral de policiers goguenards à la clef : une très injuste humiliation.

Après avoir été, comme par un sortilège, enfermé avec l'objet de son discret désir endormi, le voici contraint à la liberté malgré lui dans la stupeur d'une nuit peu accueillante. Oui, le maître de philosophie, Paul-Jean Tartre, avait raison de soutenir que l'homme est condamné à être libre et surtout celui qui croit avoir *les mains propres*, parce qu'il est pure *existence* ... il n'est rien a priori, il doit se faire lui-même malgré et/ou avec tout ce qui lui tombe dessus.

